Cahier d'exercices

Numéro d'inventaire : 2015.8.5273
Auteur(s) : P. Gravier
Type de document : travail d'élève
Imprimeur : Papeteries des Châtelles.
Période de création : 1er quart 20e siècle
Date de création : 1905-1906
Collection : Louis Geisler.
Inscriptions :
• nom d'illustrateur inscrit : FAC.
• lieu d'impression inscrit : Raon-l'Etape, Vosges.
Matériau(x) et technique(s) : papier ligné, papier
Description : Cahier cousu, couverture beige, impression en couleur et en noir, 1ère de couverture avec une illustration pleine page représentant "Les deux soldats"(titre inscrit sous l'image), au-dessus de celle-ci est inscrit "Contes et légendes du pays de France (Conte lorrain)", au-dessus le nom de l'élève et une date manuscrits en noir, dans l'angle sup. droit un "R" entouré. 2e, 3e et 4e de couverture avec l'histoire du conte. Réglure séyès, encre violette, crayon de bois, crayon bleu, tampons "BON POINT".
Mesures : hauteur : 22,5 cm ; largeur : 17,6 cm
Notes : Cahier d'exercices, peut-être année du certificat d'études: conjugaison (verbes du 3e groupe), dictée et analyse orale, histoire (François Ier, Henri II, Catherine de Médicis...; Louis XIV)dessin, dictée d'examen et questions de vocabulaire et grammaire, rédaction, vocabulaire (sens des mots, mots de la même famille), écriture, calcul (prix, volume), composition de géographie (5 parties du monde, les 5 océans, les 4 points cardinaux, îles, archipels etc., monts principaux de France; bassin de la Seine), mots usuels lecture et questions de compréhension. Voir autres cahiers de l'élève.
Mots-clés : Cahiers journaliers, mensuels et de roulement de l'enseignement élémentaire
Calcul et mathématiques
Filière : Élémentaire
Autres descriptions : Nombre de pages : Non paginé.
Commentaire pagination : 32 p manuscrites sur 32 p.
Langue : Français
couv. ill. en coul.
ill. : Dessins de l'élève.

Gravier — 19 f^r

CONTES ET LÉGENDES DU PAYS DE FRANCE

(Conte lorrain)

3. — Les deux soldats.

CONTES ET LÉGENDES DU PAYS DE FRANCE

3. — Les Deux Soldats

(Conte lorrain)

Chaque pays a son savant érudit, amoureux fervent de la terre natale, qui s'est plu à recueillir les récits de sa province et qui lui a élevé ce qu'on pourrait appeler le monument du souvenir. Emmanuel Cosquin s'est fait, pour sa part, le conservateur des traditions de la Lorraine, et voici l'un de ses contes populaires qui s'est le plus profondément gravé dans notre mémoire. Il est intitulé : *Les Deux Soldats*.

*
* *

Il était une fois deux soldats qui, après avoir combattu dans toutes les batailles livrées de leur temps, arrivèrent à l'âge où l'on est impuissant à se livrer au dur métier de la guerre. Ils approchaient de la soixantaine et, comme ils n'avaient pas reçu d'instruction, ils n'avaient même pu atteindre le grade de sous-officier. Ils furent donc obligé de quitter le service et, selon l'expression actuelle, ils furent renvoyés dans leurs foyers.

Les deux compagnons d'armes partirent ensemble. La communauté de fortune, ou plutôt d'infortune, les avait réunis. Pendant qu'ils suivaient la route, ils échangèrent leurs réflexions, plus pénibles les unes que les autres.

Ils se disaient : — Qu'allons-nous faire pour gagner notre vie ? Nous sommes beaucoup trop vieux pour apprendre un métier. Si nous allons mendier de porte en porte, on nous repoussera, on nous dira que nous sommes en état de travailler, et, bien sûr, on ne nous donnera rien.

— Tirons au sort, dit l'un deux, à qui se laissera crever les yeux. Celui de nous qui sera aveugle inspirera la pitié dont l'autre profitera.

L'autre trouva l'idée excellente. Le sort, qui parut assez juste dans la circonstance, tomba sur celui qui avait fait la proposition. Son camarade lui creva les yeux et, l'un guidant l'autre, ils allèrent mendier au seuil de toutes les chaumières qu'ils rencontrèrent sur leur chemin. On leur donnait beaucoup ; mais l'aveugle n'en profitait guère : son compagnon, qui avait très mauvais cœur, gardait pour lui-même tout ce qu'il y avait de bon, et ne lui donnait que les os ou les croûtes de pain,

— Hélas ! disait le malheureux, n'est-ce pas assez de ne pas voir la lumière du jour ? Faut-il encore être si maltraité ?

Ces cris de désespoir ne parvenaient pas à émouvoir le mauvais compagnon d'armes.

— Si tu te plains encore, répondait-il, je te laisserai là.

Mais le pauvre aveugle ne pouvait s'empêcher de se plaindre, et comme ses plaintes ne faisaient qu'exciter les remords de son indigne camarade, celui-ci l'abandonna juste au milieu d'un bois.

Qui pourrait inventer une situation plus pénible pour un vieillard aveugle ?

Le pauvre infirme erra de tout côté : enfin, il s'arrêta au pied d'un arbre.

— Que vais-je devenir ? se dit-il : la nuit approche et, si je ne meurs pas de faim, les bêtes sauvages vont me dévorer.

Il monta péniblement sur un arbre pour se mettre en sûreté, en attendant l'aube prochaine, l'aube blanche qu'il ne devait pas voir.

Vers onze heures ou minuit, quatre animaux arrivèrent en cet endroit : un renard, un sanglier, un loup et un chevreuil.

— Moi je sais bien quelque chose, dit le renard, mais je ne veux le dire à personne.

— Moi aussi, je sais quelque chose, dit le loup d'un ton fort bourru qui convenait bien à un malandrin de son espèce.

— Moi aussi, dit le chevreuil avec beaucoup de douceur dans l'accent de sa voix.

— Bah ! dit le sanglier en s'adressant au chevreuil, avec tes petites cornes que peux-tu savoir, toi ?

— Eh ! repartit le chevreuil, dans ma petite cervelle et dans mes petites cornes il y a peut-être plus d'esprit que dans ta hure.

Il faut dire qu'en ce temps-là, il y avait dans les forêts la trêve de la nuit que les bêtes féroces respectaient à l'égard des plus faibles animaux.

— Eh bien ! dit le sanglier, puisque vous savez tous quelque chose, dites-le.

Le renard qui avait parlé le premier commença :

Il y a tout près d'ici une petite rivière dont l'eau rend la vue aux aveugles. Plusieurs fois déjà dans ma vie, j'ai eu un œil crevé : je me suis lavé avec cette eau et j'ai été guéri.

— Cette rivière, je la connais, dit le loup : j'en sais même plus long que toi. La fille du roi est bien malade : elle est promise en mariage à celui qui pourra la guérir. Il suffirait de lui donner de l'eau de cette rivière pour lui rendre la santé.

Le chevreuil dit à son tour : — La ville de Lyon manque d'eau, et l'on promet quinze mille francs à celui qui pourra lui en procurer. Or, en arrachant l'arbre de la liberté, on trouverait une source, et l'on aurait de l'eau en abondance.

— Moi, dit le sanglier je ne sais rien.

Là-dessus les animaux se séparèrent.

— Ah ! se dit l'aveugle, qui avait écouté avidement toutes ces confidences, si je pouvais trouver cette rivière et cette source !

Il descendit de l'arbre et marcha à tâtons. Enfin, il trouva la rivière, s'y lava les yeux et il commença à entrevoir : il se les lava encore et la vue lui revint tout à fait.

Aussitôt, il se rendit près du maire de Lyon et lui dit que, s'il voulait avoir de l'eau, il n'avait qu'à faire arracher l'arbre de la liberté. En effet, l'arbre ayant été arraché, on découvrit une source et la ville eut de l'eau. Le soldat reçut les quinze mille francs promis et alla trouver le roi :

— Sire, lui dit-il, j'ai appris que votre fille est bien malade, mais j'ai un moyen pour la guérir.

Et il lui parla de l'eau de la rivière. Le roi envoya sur-le-champ ses valets chercher de cette eau : on en fit boire à la princesse, on lui fit prendre des bains, et elle fut guérie.

Le roi dit au soldat : « Quoique tu sois déjà un peu vieux, tu épouseras ma fille, ou bien si tu préfères, je te donnerai beaucoup d'argent.

Le soldat aima mieux épouser la princesse : il savait bien qu'avec la fille il aurait aussi l'argent. Le mariage se fit sans délai.

Un jour que le soldat parvenu se promenait dans le jardin, il vit un homme déguenillé qui demandait l'aumône. Il reconnut son ancien camarade.